

L'épilogue des *Choses* de Georges Perec, fin ou début ?

Yvonne GOGA

Université Babeş-Bolyai Cluj-Napoca

yvonne_goga@yahoo.fr

Abstract: The Epilogue of Georges Perec's *Things: An Ending or A Starting Point?* As the narrative's ending point, the epilogue usually reveals the completion of the narrated story. In his first novel, *Things*, Georges Perec adds to the epilogue (which has indeed an ending function) a quote by Karl Marx that does not seem related to the plot whatsoever. Given Perec's habit of transposing in the literary domain theoretical notions coming from other domains, I propose an analysis of the theoretical dimension of this quote in order to see how it transforms the epilogue into a theory on writing instead of merely being the narrative's ending point.

Keywords: *reality, epilogue, authenticity, totality.*

Avec son premier roman *Les Choses* publié en 1965, qui lui a valu le prix Renaudot, Georges Perec a lancé la déroute de la critique française journalistique, dont les nombreux comptes rendus paraissaient dans les plus importantes publications : *Le Nouvel Observateur*, *Le Figaro*, *Le monde*, *La Paris libéré*, *les Echos*, *Revue de Paris*, *Journal du Dimanche*, etc. Une bonne partie des critiques, influencés par la théorie du processus de réification formulée par le critique littéraire marxiste Georg Lukács, ont salué en Perec le sociologue profond lancé dans une satire de la société contemporaine. D'autres se sont saisis du côté autobiographique, mais tous se sont trouvés contrariés devant la forme d'un texte exempt d'évolution des héros vers une prise de conscience, ce qui les a empêchés de le classer comme roman. On a hésité entre « récit », « livre », « histoire », « document sociologique », d'autant plus que l'écrivain, contournant lui-même le terme de roman, a ajouté comme sous-titre au récit « Une histoire des années soixante ». La critique n'a pas non plus trouvé le terrain pour une bonne évaluation éthique, accusant les personnages d'être animés d'une soif de conquête et d'une nostalgie de l'héroïsme. Pourtant, l'essentiel de la réception a été inspiré, au moment de la parution du livre, par l'esprit du temps, par le développement de la société de consommation, les critiques évaluant le rapport des personnages avec la possession des choses. Les questions de la réception ont viré vers les questions de la société. Cette perspective a été partiellement entretenue par des réponses que Perec a données aux journalistes, comme par exemple ces phrases prononcées dans la rue devant un groupe qui, juste après avoir appris la

nouvelle du prix Renaudot, voulait apprendre de l'écrivain lui-même l'orientation de son texte: « Cela raconte l'histoire d'un couple dans les années soixante. C'est l'appel publicitaire pour des tas de choses qui empêchent de vivre d'une manière simple. » [Perec, 2003 : 32]¹ À la riche réception contemporaine du livre, il faut ajouter au fil des années les nombreuses lectures légitimées par la recherche universitaire et la critique littéraire. Mais comme le jeu des lectures n'est jamais fini, dans l'esprit de la tendance moderne à étudier le début et la fin des récits, une analyse de l'épilogue du roman nous semble intéressante pour accéder au cœur de l'esthétique romanesque perecquienne.

Dans *Les Choses*, Perec présente l'histoire d'un jeune couple, Jérôme et Sylvie, qui vit à Paris, les deux pratiquant le métier à la mode de psychosociologue tout en nourrissant le rêve de devenir riches et de posséder des choses, influencés par l'esprit de la société de consommation. Évitant de s'engager dans des agences publicitaires qui limiteraient leur désir de liberté, attirés aussi par le goût de l'aventure, ils s'évadent à Sfax, où Sylvie occupe un poste d'institutrice. Mais après un certain temps, ils rentrent, nostalgiques de la vie parisienne. L'écrivain présente à la fin de l'histoire l'accomplissement de leur rêve de bien-être matériel et social par leur décision d'occuper à Bordeaux les postes de directeurs d'agences publicitaires. L'épilogue offre, au premier abord, la solution convenable à ce jeune couple noyé dans une « quête imprécise qui ne les avait menés nulle part, qui ne leur avait rien appris ». [Perec, 1965 : 132].

Pour tout récit, l'épilogue est la partie qui annonce sa fin et implicitement la fin de la lecture. Parlant du début et de la fin des textes, Andrea del Lungo considère qu'ils ne sont pas seulement des « lieux stratégiques », « mais aussi de véritables lieux herméneutiques dont l'articulation produit des significations parfois inattendues, et oriente l'interprétation globale du texte, l'ouvrant à sa relecture ». [del Lungo, 2010 : 21]. La structure de l'épilogue des *Choses* fait déjà penser à ce genre de significations « inattendues ». Il comporte deux parties d'étendue inégale dont la première, longue de quelques pages, a une forme thématique et présente le dénouement de l'histoire. La deuxième, une brève citation de Karl Marx, sans rapport direct avec le texte, fait penser à une forme de codification.

Quelques indices² marquent le désir de Perec de diriger l'attention de la lecture vers ce segment textuel. Écrit en lettres capitales, il porte le titre d'EPILOGUE, étant placé en position centrale de la page. Cette intention de l'écrivain est d'autant plus évidente qu'il néglige d'utiliser le titre de Prologue pour le premier chapitre du livre, bien qu'il donne à celui-ci cette fonction. On remarque donc le soin de Perec de bien délimiter la partie finale de son livre et de bien la mettre en relief.

¹ Tous les entretiens et toutes les conférences de Perec se retrouvent dans *Perec entretiens et conférences I et II*, Joseph K. 2003, grâce au travail d'édition critique mené par Dominique Bertelli et Mireille Ribière. L'extrait vient de l'entretien « Prix Renaudot : Georges Perec, l'homme sans qui « les choses » ne seraient pas ce qu'elles sont ».

² La pratique textuelle de l'utilisation des indices au niveau du langage pour inviter le lecteur comme participant à l'aventure de l'écriture est fréquente chez Perec.

L'épilogue –forme thématique

Dans la plupart des cas, l'épilogue d'un récit poursuit la même perspective narrative du récit et adopte le même style de discours. Ces exigences sont également respectées dans l'épilogue des *Choses*.

Concernant le contenu de la première partie, l'épilogue se présente comme le chapitre final qui raconte le dénouement de l'histoire de Jérôme et de Sylvie. Il s'inscrit ainsi dans la tradition du genre ayant la fonction de conclusion qu'on attribue à cette partie conformément au premier sens étymologique du mot *ἐπίλογος*, provenant du grec ancien, indiqué par le dictionnaire Bailly. Mais dans la narration de cette partie, Perec intervient avec une modification opérée au niveau de la pratique langagière, au niveau de l'emploi des temps verbaux.³ À la place de l'imparfait de l'indicatif utilisé pour raconter l'histoire du couple, dans l'épilogue il emploie le futur. Il met ainsi l'accent sur une action à venir, tout en évitant l'idée d'accomplissement et contourne de la sorte une autre acception étymologique de l'épilogue, prise en opposition avec le prologue, signalée par le dictionnaire Bailly : celle de péroraison d'un discours. Conformément à cette acception, tout en rappelant l'essentiel de son propos dans la dernière partie d'un discours, l'orateur doit convaincre son auditoire. Mais Perec, qui agit au nom de l'acte d'écrire, se préoccupe moins de convaincre quant au contenu transmis, que des moyens de transmission de ce contenu, pour avoir l'opportunité de devenir convaincant. Cela suppose d'ouvrir à son auditoire la liberté de participer à ce qu'il présente. De ce point de vue, l'emploi du futur lui donne l'ouverture vers quelque chose à venir sans souligner la certitude de l'accomplissement. Cette idée est également évidente si l'on considère la fin de l'histoire des *Choses* par rapport à son début.

Le premier chapitre du livre, qui se présente comme un prologue (bien que Perec ait évité de l'intituler ainsi), propose la description minutieuse d'un appartement de rêve qui laisse comprendre le goût de l'époque pour le luxe et pour la vie aisée. Dans la description, les verbes sont employés au conditionnel présent, introduisant ainsi l'idée du désir de réalisation de ce rêve. Pour achever l'histoire de ses héros par une telle réalisation, Perec aurait dû employer dans l'épilogue un temps du passé annonçant une action accomplie. En utilisant le futur, il ne fait qu'ouvrir l'action vers un accomplissement possible, préférant poser des questions à ses lecteurs plutôt que de leur imposer une solution.

Ce qui le préoccupe, en revanche, c'est la structure de l'épilogue. Rigoureuse et systématique, la narration se réalise par étapes malgré son rythme accéléré. Une première partie annonce la décision du jeune couple de quitter Sfax et de reprendre leur vie parisienne. Une deuxième partie raconte leurs préparatifs de

³ Au moment de la publication des *Choses*, Perec n'était pas encore adhérent à l'Oulipo. Après y avoir adhéré, préoccupé désormais par une écriture sous contrainte, il pratique le *clinamen* qu'il explique dans ce terme : « Chaque fois qu'on veut appliquer rigidelement un système, il y a quelque chose qui coince. Pour qu'on puisse fonctionner dedans avec liberté, il faut introduire volontairement une petite erreur. On connaît la phrase de Klee : le génie c'est l'erreur dans le système. C'est cette intervention que les Oulipiens, et avant eux Jarry, appellent le *clinamen*. » [Perec, 2005 : 241] Pour le *clinamen* chez Perec, voir Bernerd Magné, *Georges Perec*, Paris, Nathan, 1999, p. 43-46.

voyage et leur voyage vers la France. La troisième partie, qui raconte l'arrivée du couple à Paris et la reprise de leur vie « comme avant », introduit le sentiment d'insatisfaction et annule tout leur emportement :

« Ils tenteront de vivre comme avant. Ils renoueront avec les agences d'antan. Mais les charmes seront rompus. A nouveau ils étoufferont. Ils croiront crever de petitesse, d'exiguïté.

Ils rêveront de fortune. Ils regarderont dans les caniveaux dans l'espoir de trouver un portefeuille gonflé, un billet de banque, une pièce de cent francs, un ticket de métro.

Ils rêveront de s'enfuir à la campagne. Ils rêveront de Sfax.

Ils ne tiendront pas longtemps. » [Perec, 1965 : 139].

La dernière partie, présentant la décision de Jérôme et de Sylvie de s'engager comme directeurs d'agence de publicité à Bordeaux se termine par un bref récit de leur voyage en train vers la destination :

« Le voyage sera longtemps agréable. Vers midi, ils se dirigeront, d'un pas nonchalant, vers le wagon-restaurant. Ils s'installeront près d'une vitre, en tête à tête. Ils commanderont deux whiskies. Ils se regarderont, une dernière fois, avec un sourire complice. Le linge glacé, les couverts massifs, marqués aux armes des Wagons-Lits, les assiettes épaisses écussonnées sembleront le prélude d'un festin somptueux. Mais le repas qu'on leur servira sera franchement insipide. » [Perec, 1965 : 142].

Perec joue à nouveau avec le langage pour entretenir le doute sur l'accomplissement du rêve de ses personnages. Il raconte le moment du déjeuner du couple au wagon-restaurant dans les termes d'un bonheur accompli : les jeunes s'avancent d'un « pas nonchalant », s'installent à table « tête à tête », se regardent « avec un sourire complice ». Pourtant l'idée d'inaccomplissement est suggérée dès le début du paragraphe, par l'emploi de l'adverbe « longtemps » dans le syntagme « le voyage sera longtemps agréable ». Cela glisse l'idée d'un tournant possible de la situation vers son contraire, ce qui est confirmé par la phrase finale qui annule tout ce que l'écrivain avait employé pour montrer la possibilité du bonheur acquis : « Mais le repas qu'on leur servira sera franchement insipide. » L'emploi de l'adjectif « insipide » pour caractériser le repas, renforcé par l'adverbe « franchement » suggérant l'idée de sincérité de la remarque, introduit l'idée de manque d'intérêt, d'ennui, de monotonie, de vide, de manque d'espoir, qui contrevient à l'idée de bonheur affiché par le couple à son entrée. Perec se défend ainsi de donner une fin à l'histoire de ses personnages. La laissant ouverte à l'interprétation par de simples moyens discursifs, il s'adresse habilement à son lecteur pour l'inviter à une participation active. Il souligne d'ailleurs cette intention en parlant de la fin des *Choses*, dans la conférence « Pouvoirs et limites du romancier français contemporain » prononcée à l'université de Warwick, un an après la parution du livre :

« Non, je ne suis pas un moraliste, je suis un écrivain. Cela dit, mon projet de départ est un projet réaliste, un projet critique, donc un projet moral. Mais il n'y a pas... Si j'avais été un moraliste, par exemple, je pense que j'aurais ou bien trouvé une solution pour

ces personnages, ou bien condamné fermement leur attitude. Or, je ne sais pas si vous vous êtes posé la question, mais je ne suis jamais parvenu à savoir si mon livre se termine d'une manière heureuse ou malheureuse. » [Perec, 2003 : 88].

S'adressant à son public par la phrase « je ne sais pas si vous vous êtes posé la question », mise en rapport avec sa propre attitude devant la même question de décider si la fin de l'histoire du couple est « heureuse ou malheureuse », Perec laisse comprendre son intention d'entraîner le lecteur comme participant actif et impliqué dans son acte d'écrire.

Du point de vue thématique, l'épilogue des *Choses* constitue une déviation de la règle, évitant justement de proposer la conclusion de l'histoire. Par conséquent, il se présente comme une ouverture aux relectures et aux réflexions. Cette idée pourrait nous guider dans l'interprétation de la phrase de Marx ajoutée par Perec à la fin de l'épilogue, sans aucun rapport avec l'histoire narrée au premier abord.

L'épilogue – forme connotative

Après avoir mis fin à l'histoire racontée dans le livre, Perec donne une brève citation de Karl Marx, séparée par un blanc du dernier paragraphe de l'épilogue thématique :

Les moyens font partie de la vérité, aussi bien que le résultat. Il faut que la recherche de la vérité soit elle-même vraie ; la recherche vraie, c'est la vérité déployée, dont les membres épars se réunissent dans le résultat. [KARL MARX]⁴

Le recours au sens étymologique du mot épilogue nous sera encore une fois utile. Le dictionnaire du grec ancien Bailly nous donne une dernière acception du mot : une proposition qu'on ajoute pour expliquer quelque chose. Il nous reste à déchiffrer ce que Perec désirait expliquer en recourant à une citation théorique non-littéraire à la fin de l'épilogue des *Choses*. À juste titre, Christelle Reggiani attribue la présence du bref texte de Marx à la fin du livre à « une *attention* précise » accordée par l'écrivain « aux spécificités de son environnement théorique, intellectuel et politique ». [Reggiani, 205 : 329]. Dans son article « Le roman de la théorie », l'auteure passe en revue certaines façons qu'a Perec de mettre les références théoriques en fiction, en affirmant que le « *déplacement* d'une notion théorique dans le champ littéraire » n'est pas « sans conséquences quant à cette notion même », et dénote la qualité spéculative d'un tel discours [Reggiani, 203 : 331]. La citation de Marx a sans doute cette qualité spéculative, s'inscrivant dans un pacte de lecture auquel Perec a habitué ses lecteurs, en les invitant dans tous ses écrits, sous différentes formes plus ou moins dissimulées, à comprendre la façon dont il conçoit l'écriture romanesque telle qu'il l'a présentée dans ses articles de

⁴ La citation est extraite d'un article de jeunesse de Marx : « Bemerkungen über die neuste preussische Zensurinstruktion ».

jeunesse.⁵ Le supplément textuel présent dans la structure de l'épilogue pourrait ainsi poser le problème de l'acte d'écrire, constituant d'une part une voie originale trouvée par l'auteur pour afficher ses principes créateurs tout en impliquant son interlocuteur dans sa démarche, et d'autre part, une intervention originale dans la forme classique de l'épilogue romanesque.

Certes, au premier abord la présence d'une citation de Marx pourrait faire penser à l'orientation de gauche de Perec, mais il n'a jamais pris cette orientation comme un engagement social (« Je suis concerné par la politique. Je suis de gauche. Mais je n'ai jamais vraiment milité. » [Perec, 2003 : 24]), ni comme une exigence de son écriture (« Au moment où j'ai commencé à écrire, j'étais tout à fait partisan d'une littérature engagée. Or, les différents auteurs qui illustraient cette littérature étaient tous plus mauvais les uns que les autres. » [Perec, 2003 : 73]).

La clôture d'un livre avec une citation apparemment détachée du contenu a naturellement éveillé l'intérêt des journalistes. Répondant à leurs questions relatives à son emploi, Perec donne cette explication à Jean Liberman dans l'entretien « Perec et le mythe du bonheur immédiat » : « Mon livre se situe entre les deux citations qui l'encadrent. La première de Malcom Lowry, qui peut se ramener à ceci : « La civilisation technique moderne permet un bonheur réel qui n'appartient pourtant pas encore à l'homme. » La seconde, de Karl Marx : « Le moyen fait partie de la vérité, aussi bien que le résultat... », et que j'aime pour sa valeur poétique autant que pour sa profondeur, peut sembler sans rapport direct ; mais Karl Marx apporte une idée essentielle : l'humanité ne se pose que des questions qu'elle peut résoudre » [Perec, 2003 : 56]. À une autre occasion, répondant à Patricia Prunier, l'écrivain va plus loin dans ses explications à ce sujet : « Donc, si on se demande ce que c'est que la richesse, ce que c'est que le bonheur, ce que c'est que la liberté aujourd'hui, la solution sera du côté de ceux qui réalisent ces valeurs même si ces valeurs sont pourries ; elle n'est pas du côté de ceux qui réalisent ces valeurs tout en disant qu'ils ne les réalisent pas. Comment peut-on espérer atteindre la vérité si les moyens qu'on utilise pour y parvenir sont faux ? C'est là le sens de la citation de Marx à la fin du livre » [Perec, 2003 : 73].

Perec reconnaît qu'il n'y a pas de rapport direct entre l'extrait théorique qui clôt les *Choses* et son récit, mais de ses deux réponses, on peut retenir quelques remarques qui pourraient constituer le début d'une théorie. En appréciant la « valeur poétique » du texte de Marx, Perec parle en tant que récepteur, en lecteur sensible à l'aspect émotionnel et aux effets de langage. En appréciant la « profondeur » de la citation, il parle du point de vue de celui qui envisage le texte comme moyen de transmission des choses « essentielles », avec un impact sur le récepteur. Le message qu'il décèle chez Marx, « l'humanité ne se pose que des questions qu'elle peut

⁵ Le très jeune Perec, désirait fonder, avec quelques amis, une revue littéraire, qui aurait dû s'appeler *La Ligne générale*, et pour laquelle il a écrit les articles de fond où il exposait sa théorie sur l'écriture du roman. La revue n'est jamais parue mais les articles ont été réunis dans le volume *L.G. une aventure des années soixante*, paru en 1992. Claude Burgelin, universitaire, spécialiste de Georges Perec, parle de la préoccupation constante de l'écrivain à respecter ses engagements littéraires de jeunesse.

résoudre », confirme sa confiance dans la réussite de toute démarche. Avec la deuxième réponse, Perec pose le problème essentiel de la création littéraire comme expression véridique du réel par la présentation des valeurs non « pourries » qui doivent définir l'âme humaine. En soulignant « le sens de la citation de Marx » il révèle, par la question rhétorique : « Comment peut-on espérer atteindre la vérité si les moyens qu'on utilise pour y parvenir sont faux ? », le centre de sa réflexion sur l'acte littéraire. Cette phrase oriente la recherche de l'écrivain vers les moyens d'expression utilisés pour assurer l'authenticité de la réalité artistique. En citant le passage de Marx, Perec ne fait que réactualiser sa réflexion sur la représentation du réel par l'art, qui au moment de la sortie des *Choses* et du Renaudot obtenu quelques mois plus tard, était mal connue. Dans l'un de ses articles de jeunesse, « Pour une littérature réaliste », il dénonçait l'incapacité de l'art et implicitement de la littérature de son temps à représenter la réalité sans la déformer :

« Nous lisons des journaux qui mentent, nous voyons des films qui ne nous disent rien, nous lisons des livres qui nous cachent l'essentiel. Nous subissons les modes et d'abord celle du désespoir qui se porte bien : on le retrouve à chaque pas, dans les vitrines, dans les objets, sur chaque toile, sous chaque son, sous chaque mot. Mais tout ceci n'est qu'apparence [...] ». [Perec, 1992 : 65].

Vu cette position ferme contre le manque de sincérité dans l'expression du réel, la première phrase de la citation de Marx (« *Le moyen fait partie de la vérité aussi bien que le résultat...* ») et la première partie de la phrase suivante (« *Il faut que la recherche de la vérité soit elle-même vraie* ») confirment la voie que Perec s'est proposé de suivre pour accéder à la vérité inaltérée et non « pourrie ». Inspiré par la citation de Marx, il transmet le principe de base de son esthétique littéraire : le perfectionnement des moyens d'expression, des techniques du langage, pour donner une image littéraire véridique de la réalité. Pour lui, l'acte littéraire est premièrement question de langage et c'est dans ce sens qu'il s'est servi de la citation de Marx. Cette idée est confirmée par Perec lui-même, quelques années après la parution des *Choses*. Dans un texte daté de 1972 où il pose le problème de l'écriture (« Les gnocchis de l'automne ou Réponse à quelques questions me concernant »), il repose la question de la représentation du réel, moins en termes de « vérité » et de « validité » qu'en termes de « sincérité » (qui n'est pas pour lui « une question de morale, mais une question de pratique » [Perec, 1990 : 69]). Dans ce sens, il note : « « Le moyen fait partie de la vérité aussi bien que le résultat... » Il y a longtemps que je traîne cette phrase derrière moi » [Perec, 1990 : 70].⁶ Devenue pour lui une obsession dans ses réflexions sur l'acte d'écrire et sur la sincérité de l'expression, il est évident que cette phrase n'a pour Perec qu'une interprétation purement littéraire. Elle suggère l'un des principes de base de sa théorie sur la création littéraire, à savoir l'attention accordée à la pratique dans la représentation véridique du réel.

⁶ Dans le même entretien, en disant à propos d'une citation qu'« on en fait ce que l'on veut », Perec souligne la liberté qu'il s'est donnée d'interpréter selon son gré la citation de Marx. [Perec, 1999 : 70].

La fin de la citation de Marx, « *la recherche vraie, c'est la vérité déployée, dont les membres épars se réunissent dans le résultat* », annonce un autre principe de base de sa théorie qui met en œuvre les résultats du précédent. Pour être sincère, c'est-à-dire pour une « recherche vraie », la vérité doit être « déployée », doit montrer tous ses membres « épars », tous ses fragments qui se réunissent dans « le résultat ». Perec annonce ainsi son principe de la recherche de la multiplicité et de la totalité, qu'il a déjà énoncé dans l'article de jeunesse « Pour une littérature réaliste »⁷ : « Ce que nous appelons œuvre d'art, ce n'est justement pas cette création sans racines qu'est l'œuvre esthétique, c'est, au contraire, la plus totale des réalités concrètes » [Perec, 1992 : 51], et plus loin : « La première exigence du réalisme, le premier clivage qui permette de l'opposer au reste de la littérature, est ainsi la volonté de totalité » [Perec, 1992 : 54]. Dans son article « Une leçon des *Choses* : approche de la poétique perecquienne de la totalité », Jean-Luc Joly montre que la recherche de la totalité dans le premier livre de Perec sera valable dans toute son œuvre. Il souligne également quel'écrivain évite d'en parler ouvertement étant « un auteur trop au fait des soupçons modernes pour énoncer ouvertement son désir de totalité ou sa confiance dans la capacité de l'écriture à rivaliser avec le réel » [Joly, 2005 : 242]. C'est justement ce qui est visible dans l'emploi que Perec fait de la citation de Marx.

La citation de Marx, perdant sa signification idéologique, devient sous la plume de Perec une matière à travailler pour parler du *comment écrire*. Elle offre, sous une forme concentrée, la théorie de l'écrivain sur l'acte littéraire, ultérieurement déployée à maintes occasions.

Conclusion

Il n'est pas étonnant que Perec ait orienté l'attention de son lecteur vers l'épilogue de son livre, puisqu'il l'a conçu comme une forme de provocation. Au premier abord, la fin des *Choses* semble accepter les exigences d'un tel segment textuel et répond à la fonction de mener le lecteur au point terminus de la narration et de présenter la fin de l'histoire. Mais en même temps, l'épilogue ne répond pas à l'exigence de fin de lecture parce qu'il ne donne pas de réponse ferme à la quête des protagonistes et parce qu'il opère une rupture de la ligne thématique en raison de la citation perturbatrice de Marx. À cause de l'intrusion de ce petit fragment de texte, au lieu d'un achèvement, l'épilogue des *Choses* donne plutôt l'impression d'un rebondissement. Associée à sa structure thématique rigoureuse, la citation venue d'un autre domaine que celui littéraire offre en biais des références à l'acte littéraire. Par le recours à l'intégration d'une telle référence théorique, l'écrivain adresse à son lecteur une invitation à pénétrer dans son laboratoire de création et à comprendre les fondements de sa théorie sur l'acte d'écrire : la représentation de la réalité dans sa forme la plus véridique et sincère et l'expression de la totalité comme résultat de ses moindres fragments, notamment la recherche de la totalité dans la fragmentation, dans l'exhaustivité des choses. Il annonce la technique de base

⁷ Cet article, écrit avant la parution des *Choses*, peut être considéré un manifeste littéraire.

employée pour la création de son discours littéraire, le recours à des moyens d'expression indirects. La fin des *Choses* est ainsi un « lieu herméneutique », le début nécessaire à la compréhension de l'œuvre perecquienne, qui n'invite pas seulement à la relecture du livre, mais aussi à la relecture de tous ses écrits. En même temps c'est un épilogue construit selon les exigences étymologiques du genre dont le but de l'écrivain est de prendre ses libertés d'expression.

BIBLIOGRAPHIE

- Burgelin, 1988 : C. Burgelin, *Georges Perec*, Paris, Seuil, 1988.
- Goga, 2015 : Y. Goga, *Georges Perec. L'art du roman ou l'art d'écrire*, Presa Universitară Clujeană, 2015.
- Del Lungo, 2010 : A. del Lungo, *Le Début et la fin du récit : Une relation critique (accompagné d'entretiens inédits avec Christine Montalbetti, Jean Rouaud et Jean-Philippe Toussaint)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Théorie de la littérature », 2010.
- Joly, 2005 : J.-L. Joly, « Une leçon des *Choses* : approche de la poétique perecquienne de la totalité » in vol. Eric Beaumatin et Mireille Ribière (eds), *De Perec etc., derechef*, Nantes, Joseph K., 2005.
- Magné, 1999 : B. Magné, *Georges Perec*, Paris, Nathan, 1999.
- Perec, 1965 : G. Perec, *Les Choses*, Paris, René Julliard, 1965.
- Perec, 1990 : G. Perec, *Je suis né*, Paris, Seuil, 1990.
- Perec, 1992 : G. Perec, *L. G. Une aventure des années soixante*, Paris, Seuil, 1992.
- Perec, 2003 : G. Perec, *Entretiens et conférences I et II*, Édition critique établie par Dominique Bertelli et Mireille Ribière (eds), Nantes, Joseph K., 2003.
- Reggiani, 2005 : Christelle Reggiani, « Le roman de la théorie », in vol. Eric Beaumatin et Mireille Ribière (eds), *De Perec etc., derechef*, Nantes, Joseph K., 2005.